

Vincent Debaene : « La littérature coloniale a formé les imaginaires à grande échelle »

[Lien](#)

L'auteur de « La Source et le signe » détaille quelques-unes des idées-forces autour desquelles il a écrit son nouveau livre.

Propos recueillis par [Nicolas Weill](#)

Publié le 7 mai 2025 dans *Le Monde des Livres*



Le chercheur en

littérature Vincent Debaene, chez lui, à Genève, le 5 mai 2025

Vincent Debaene, professeur de langue et littérature françaises modernes à l'université de Genève (Suisse), travaille sur l'histoire de l'ethnologie et le discours des savants sur l'« indigène ». Pour écrire *La Source et le Signe*, il a exploré un corpus oublié : les livres écrits par des autochtones dans l'Afrique coloniale française.

Dans « L'Adieu au voyage » (Gallimard, 2010), vous vous penchiez sur les spécificités de l'ethnologie française et sur le rapport que cette discipline entretient avec la littérature. Dans « La Source et le Signe », vous commencez par une comparaison avec l'anthropologie américaine qui, plus tôt, aurait donné à l'informateur autochtone le statut non pas d'objet ou de source, mais d'interlocuteur. Quel est le lien entre les deux livres ?

L'Adieu au voyage partait de l'idée que les rapports entre ethnologie et littérature devaient être pensés dans la continuité de problèmes qui ont agité toutes les disciplines, comme l'histoire, la géographie et même l'histoire naturelle. Il fallait réinscrire les liens entre littérature et ethnologie dans une histoire longue de l'émancipation des sciences par rapport à la tradition lettrée. L'ethnologie représentait certes un cas particulier, mais relevait d'une problématique plus générale.

Dans ce nouveau livre, j'insiste sur le fait que l'ethnologie diffère des autres sciences sociales et humaines parce que, au lieu de manier des documents, des monuments, des traces, elle travaille avec une parole. Je pense que mon passage aux Etats-Unis m'a sensibilisé aux questions d'autorité, aux phénomènes de dépossession, de violence symbolique, de « violence épistémique », la fameuse formule forgée par la théoricienne postcoloniale de la littérature Gayatri Spivak à partir des travaux de Michel Foucault [1926-1984].

Pourtant, quand, dans « La Source et le Signe », vous étudiez les premiers écrits produits par les autochtones dans les colonies françaises en Afrique, vous semblez vouloir montrer, tout en conservant les acquis de la pensée postcoloniale, que les choses ne se limitent pas à un simple affrontement entre dominants et dominés...

Michel Foucault dit qu'il faut voir le pouvoir comme quelque chose qui produit et pas seulement qui réprime. Pour moi, ce livre intègre bien sûr les acquis de la perspective postcoloniale, mais je suis aussi plus prudent dans l'exaltation des voix autochtones comme signe de résistance. Parce que les phénomènes de domination sont complexes et supposent toujours un peu la participation du dominé à la domination. Ce qui peut me gêner, c'est une version un peu vulgarisée de la réflexion postcoloniale qui consiste à aller chercher des marques de subversion dans des ouvrages, certes écrits par des sujets indigènes, mais qui sont en réalité des produits de la colonisation. La littérature autochtone elle-même s'inscrit, à certains égards, dans la continuité d'une demande coloniale.

« La Source et le Signe » représente la première partie d'un projet. Quelle sera la seconde ?

La Source et le Signe porte sur l'émergence d'une parole littéraire indigène, mais aussi et surtout sur la difficulté de son traitement. Comment l'historien doit-il se comporter face à ce genre d'objet, pour ne pas reproduire une forme de condescendance coloniale ? Au départ, je ne voulais faire qu'un seul livre, pour arriver à Frantz Fanon [1925-1961]. Mais c'est devenu énorme. Et puis il y a une différence objective entre faire de la littérature depuis l'Afrique comme le Dahoméen Paul Hazoumé [1890-1980], qui écrit de Cotonou, ou le poète Jean-Joseph Rabearivelo [1903-1937], qui n'a jamais quitté Madagascar, et ce qui se passe quand les écrivains autochtones viennent à Paris. Le prochain livre commencera par l'arrivée de Léopold Sédar Senghor [1906-2001] dans la métropole et sa rencontre avec les écrivains, poètes et intellectuels afro-américains, c'est-à-dire originaires des Antilles françaises, Aimé Césaire [1913-2008] et Léon-Gontran Damas [1912-1978]. Il suivra le passage de la catégorie d'« indigène » à la catégorie de « Noir ».

Votre réflexion rejette-t-elle la question de l'« appropriation culturelle », qui critique notamment tout auteur blanc créant un personnage de Noir ?

Il est clair que je suis un auteur européen qui parle d'auteurs africains. Je pense qu'on a le droit de le faire, mais à certaines conditions, en ayant conscience de certains effets – et ce sont aussi ces effets que *La Source et le Signe* met en lumière. Je dirige un projet de recherche à Genève : « La parole indigène entre littérature orale et culture lettrée ». Nous nous interrogeons sur le devenir de ces énoncés autochtones qui, au départ, sont des chants rituels, des énoncés thérapeutiques ou des propositions d'alliance militaire et qui deviennent des poèmes dans des anthologies coloniales puis dans des revues d'avant-garde surréalistes ou autres.

L'idée est d'effectuer des enquêtes de provenance, comme on le fait dans les musées avec les artefacts africains, mais pour des énoncés. Quelles transformations ces derniers subissent-ils afin de devenir des poèmes chez nous ? Oui, la question de l'appropriation culturelle doit être posée. Mais l'interdire serait interdire toute circulation.

Ces livres produits par des auteurs autochtones dans les colonies françaises, et la littérature coloniale en général, n'ont-ils pas d'une certaine manière hanté la littérature française du XX^e siècle ?

La littérature coloniale dans son ensemble, quels que soient les auteurs, est éclipsée, parce que l'on ne veut plus en entendre parler, mais on oublie qu'elle a formé les imaginaires à une très grande échelle. Il y a des institutions, des prix, des maisons d'édition et des tirages considérables. On n'en sort pas indemne, même si on prétend avoir coupé les ponts.

Dans le texte de Jean-Paul Sartre, « Orphée noir », qui sert de préface à l'*Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, dirigée par Senghor [PUF, 1948], on peut se croire aux antipodes de la littérature coloniale. Et pourtant, à travers la sexualisation du corps noir opposé au corps blanc, être malingre et chétif, Sartre reproduit un imaginaire colonial. Les livres des autochtones de la période coloniale ne sont pas forcément des chefs-d'œuvre mais des livres bizarres, et en cela intéressants. Pour les lire, il faut un travail d'acclimatation parfois difficile, mais pas impossible, qui peut transformer le lecteur, surtout si celui-ci est un savant qui écrit depuis une ancienne métropole, lieu de savoir et autrefois de pouvoir.

La relation de l'ethnologie à la littérature existe-t-elle en France ?

Je résiste aux diagnostics, mais oui, je pense que ce dialogue se poursuit. Les travaux de Nastassja Martin, de Pierre Déléage et d'autres montrent qu'une certaine proximité avec la littérature reste un trait particulièrement accusé en France. Mais l'ouvrage plus écrit, moins universitaire, produit par l'ethnologue à destination d'un public plus large, le « deuxième livre », sujet de *L'Adieu au voyage*, n'est pas un modèle dont l'opérativité serait infinie. Il a fonctionné comme caractéristique de l'ethnologie française des années 1930 à 1960.

L'influence de Tristes tropiques, de Claude Lévi-Strauss [Plon, 1955], se répercute certes encore sur le Philippe Descola des Lances du crépuscule [Plon, 1993] ou sur la collection « Terre humaine » en général. Mais, aujourd'hui, la relation avec la littérature se poursuit surtout selon d'autres modalités, comme le montre l'ouvrage d'Eléonore Devevey, *Terrains d'entente* (Les Presses du réel, 2021). On voit bien, dans l'exposition « Mission Dakar-Djibouti 1931-1933 : contre-enquêtes » [Musée du quai Branly-Jacques-Chirac, jusqu'au 14 septembre], à quel point l'appareil colonial est complètement intriqué dans la démarche ethnologique, qui ne peut que se modifier dès lors qu'elle est privée de ce relais-là.

Ce qui désormais caractérise l'anthropologie française, mais pas seulement, c'est la place donnée aux « informateurs » d'autrefois. Les ouvrages sont à présent cosignés, comme La Chute du ciel. Paroles d'un chaman Yanomami, de Bruce Albert et Davi Kopenawa [Plon,

2010]. Le terrain d'aujourd'hui est pensé comme une situation d'interlocution entre des individus traversés par des forces historiques, mais qui se retrouvent à échanger et à essayer de se comprendre mutuellement.

Parcours

1973 Naissance.

1996-1997 Après l'Ecole normale supérieure et une agrégation de lettres modernes, il devient lecteur à l'université Yale (Connecticut).

1998-2000 Il enseigne au lycée d'Antananarivo, comme coopérant, puis à l'université Paris-Sorbonne.

2006-2016 Il enseigne la littérature française du XX^e siècle à l'université Columbia (New York).

2008 Il préface et coordonne, avec Marie Mauzé, Frédéric Keck et Martin Rueff, les *Œuvres*, de Claude Lévi-Strauss, dans « La Pléiade » (Gallimard). Il s'occupe en particulier de l'édition critique de *Tristes tropiques*.

2010 *L'Adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature* (Gallimard) ; l'ouvrage sera traduit en anglais en 2014.

2016 Il est professeur au département de langue et littérature françaises modernes à l'université de Genève (Suisse).

Nicolas Weill